

Avons-nous peint autre chose que « cette grande guerre d'ignorance » que peignait, bien des siècles auparavant, l'auteur du livre de la *Sagesse*, dans laquelle l'homme « appelle du nom de paix les maux » immenses qu'il souffre? — « Ils immolent leurs fils, ils pratiquent des sacrifices ténébreux, ils ont des veilles pleines de folie, — ils ne gardent plus ni la vie ni le mariage, mais ils se donnent la mort par jalousie ou se contristent par l'adultère. Et tout est confondu : sang, homicide, vol et mensonge, corruption et infidélité, trouble et parjure, incertitude des biens, — oubli de Dieu, souillure des âmes, perturbation des naissances, instabilité des mariages, dérèglements de l'impudicité et de l'adultère : — car le culte des infâmes idoles est la cause de tout mal, il en est le principe et la fin<sup>1</sup>. »

Chose remarquable et qui prouve qu'avec la marche des siècles et les progrès de la civilisation, les deux vices essentiels du paganisme ne faisaient que s'accroître : Rome avait été longtemps pure, austère, sérieuse dans ses mœurs ; la Grèce, au contraire, dont les autels plus rarement que d'autres furent souillés par le sang humain, la Grèce qui honorait l'hospitalité et prenait pitié du suppliant, la Grèce semblait avoir gardé, à travers la dureté païenne, quelques sentiments de fraternité et de miséricorde. Mais quand la Grèce et Rome vinrent à s'unir et à confondre leur civilisation, elles prirent l'une de l'autre, non les vertus, mais les vices. Le mal, dans cet échange, effaça le bien, et l'empire qui naquit sous la double influence de Rome et de la Grèce, n'eut rien ni de cette chasteté romaine qui considérait la seule nudité comme un déshonneur<sup>2</sup>, ni de cet es-

1. *Sapient.*, XIV, 22-27.

2. *Flagitii principium nudare inter cives corpora.* (Ennius, apud Cic., *Tuscul.*, IV, 33.)

prit compatissant d'Athènes qui repoussait les jeux de gladiateurs, afin de pouvoir laisser debout l'autel qu'elle avait élevé à la Miséricorde<sup>1</sup>.

Qu'avait donc produit pour le monde ce fait immense, ce fait unique dans les annales de l'humanité, le fait de la conquête romaine? Quels biens et quels maux avait-elle apportés aux hommes?

Au premier coup d'œil, elle semblait venir pour donner au genre humain une somme de bonheur inconnue avant elle. Par la vaste unité du pouvoir, elle faisait cesser mille désordres, abaissait mille barrières ; elle mettait en commun les lumières et les ressources de nations, qui, sans elle, ne se seraient jamais connues ; elle apportait la civilisation, et une civilisation perfectionnée par le labeur de plusieurs siècles, à des peuples qui, sans elle, semblaient condamnés à une éternelle barbarie ; enfin, elle suspendait cette loi de mutuelle et permanente hostilité, qui semblait la condition nécessaire des sociétés. Par le fait seul de cette souveraineté cosmopolite, la guerre cessait ; les haines de peuple à peuple étaient contenues ; une notion plus vraie et plus générale de l'équité tendait à remplacer mille lois diverses et barbares ; les inimitiés de race et de tribu cédaient elles-mêmes à une tendance nécessaire

1. Sur l'introduction des gladiateurs dans les pays grecs, V. Lucien, *Démonax*, 57. — Gladiateurs en Italie, à Milan (Orelli 2572) à Pompéii, Minturnes, Préneste (V. plus haut, p. 156.) — Amphithéâtres en Gaule et en Espagne. (V. tome III, p. 9.) — Gladiateurs à Syracuse (Tacite, *Annal.*, XIII, 49.) — à Palerme (Orelli 2571.) — en Grèce (Lucien, *Démonax*, 57. Plutarq., *Ad eos qui remp.*, 26.) — à Corinthe, Athènes (Lucien, *ibid.* Dion Chrysost., *Rhodiaca*, or. XXXI), mais non à Rhodes (Dion, *ibid.*) — A Thasos, inscription mentionnant des essédaires et des mirmillons (Orelli 2654) — A Platée (Apulée, *Métamorph.*, IV.) — En Achaïe, inscription (Rangabé, *Antiquités helléniq.*, 2218.) — A Laodicée (Cic., *Attic.*, IV, 3.) — Dès avant la conquête romaine, les rois successeurs d'Alexandre avaient célébré des jeux pareils (Tite-Liv., XLI, 21. Dycille, apud *Athen.*, IV.) — Les Hérodotes en célébrèrent (Josèphe, *Antiq. Jud.*, XV, 8, 1; XIX, 7, 5.)

vers l'égalité entre les hommes. Il semblait donc que l'antagonisme du monde païen fût près de disparaître, et que le monde allât se constituer sur la base toute nouvelle de l'unité.

Mais là même était le vice par lequel la conquête romaine, au lieu de servir le genre humain, lui devenait funeste. Cette constitution des sociétés sur la base de l'union des peuples était en soi un trop grand bien pour marcher d'accord avec le paganisme. Le monde antique ne pouvait s'y faire, et cette vaste unité, au lieu de fortifier sa vie, l'altérait.

Dans la constitution primitive des peuples païens, les sociétés étaient vivantes surtout par l'opposition des unes aux autres. Leur force et leur unité intérieure venaient de ce principe de division qui les rendait naturellement ennemies : il fallait haïr au dehors pour aimer au dedans, maudire et redouter le reste du monde pour s'attacher davantage à la cité. Par là, les sociétés étaient puissantes sur les hommes ; par là, elles les tenaient rapprochés ; par là, elles pouvaient les faire monter jusqu'à l'héroïsme. Le patriotisme antique était donc moins l'amour des siens que la haine de l'étranger ; comme aussi la religion antique était le culte des dieux indigènes au mépris des dieux du dehors ; comme enfin la vertu et la morale chez les peuples les plus politiques de l'antiquité n'étaient autre chose que l'observation des lois de la cité : la morale, en effet, était écrite dans la loi civile bien plus que la loi religieuse. Gloire, vertu, piété, toute chose chez ces nations avait pour but la glorification de la ville aux dépens des autres villes, et dérivait de ce sentiment haineux et jaloux qu'on appelait amour de la patrie.

Et voilà ce que la conquête romaine était venue dé-

truire ! Voilà quel élément de vie elle retirait aux sociétés sans avoir rien à mettre en sa place ! Elle rompait un lien en croyant briser une barrière ; elle ne faisait que détruire l'unité de la ville en croyant établir l'unité du monde. Pour constituer la société sur cette base nouvelle de l'union entre les peuples, il eût fallu une foi nouvelle qui la justifiait, une morale nouvelle qui la soutint, un immense secours d'en haut qui vint remplacer la loi de la cité par la loi de Dieu, la vertu patriotique par la vertu individuelle.

C'est pour cela que les bienfaits de la conquête romaine se tournèrent si souvent en misères et en douleurs. Ainsi, — dans l'ordre matériel, Rome avait prétendu partout répandre la richesse et la civilisation : et il se trouvait au contraire qu'elle avait apporté au monde, avec un peu d'éclat extérieur, la plaie de la misère et de la dépopulation croissante : rappelez-vous ce que j'ai dit de cette concentration des biens, de cet appauvrissement du sol, de cette diminution de la race, qui, dès le temps des premiers empereurs, commençait à passer de l'Italie aux provinces<sup>1</sup>. — Dans l'ordre intellectuel, Rome se vantait de répandre des lumières et de rendre communs à tous les peuples les dons de l'intelligence : et, par là même, elle arrivait à cette décadence qui, un siècle plus tard, devait se manifester d'une manière si visible par le déclin des arts, la corruption de la poésie, l'affaiblissement de la science, la dépravation de la langue : nous faisons voir, il y a peu d'instant, le commencement de cette chute qui fut si rapide<sup>2</sup>. — Enfin, dans l'ordre moral, Rome avait fait cesser, disait-elle, la lutte entre les peuples et l'oppression des nations les unes par

1. V. t. II, p. 137 et s.; 144 et s.

2. V. le chapitre précédent.

les autres : mais, elle avait laissé subsister l'oppression des hommes les uns par les autres : rappelez-vous comment la classe servile et la classe affranchie, la classe pauvre et la classe opulente étaient réciproquement opprimées, menacées, envahies l'une par l'autre ; rappelez-vous, d'un côté la tyrannie que les ordres supérieurs exerçaient sur les ordres inférieurs<sup>1</sup>, de l'autre le débordement des classes subalternes sur les classes riches et puissantes, pour qui la prospérité était meurtrière<sup>2</sup>. — Rome aimait à dire que la puissance de son exemple et l'universalité de son pouvoir conduisaient peu à peu les peuples divers à vivre sous une même loi et à reconnaître avec elle les principes uniformes et invariables du *droit des nations* : mais Rome ne s'apercevait pas que ce progrès du monde vers l'équité, en lui-même si désirable, avait été pour elle un progrès vers le vice ; qu'en devenant plus juste (ce qui donne au reste la mesure de la vertu païenne), elle devenait moins vertueuse ; et que l'ordre de la famille, la sainteté du mariage, la dignité et la pureté de la femme, en un mot, toutes les vertus antiques s'écroulaient avec les iniquités de la loi antique. — Enfin, Rome avait anéanti le patriotisme, fondement imparfait sans doute, mais seul fondement des sociétés ; elle avait effacé les religions nationales, que repoussait dans son bon sens le genre humain devenu un sous une royauté cosmopolite ; elle avait effacé aussi l'antique morale, conséquence nécessairement vicieuse de ces religions locales et de cet esprit de nationalité jalouse. Mais, pour remplacer le patriotisme, qu'avait-elle installé au faite de la société ? La toute-puissance d'un Néron. Qu'avait-elle substitué aux religions nationales ? Le culte

1. V. ci-dessus, chap. 1.

2. V. t. II, p. 106-125.

du dieu qui tenait ses orgies au mont Palatin. Qu'avait-elle mis à la place de la vertu antique ? Le devoir universel de la servilité envers César. Ainsi avait-elle couronné l'œuvre, et donné à cette unité colossale le chef qui la maintenait ; ainsi, pour rétablir, contre la vieille loi de l'antagonisme, l'unité essentielle du genre humain, avait-elle fait de César la patrie universelle.

Elle avait rendu le monde civilisé, mais en le corrompant. C'était bien la « grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux et avec laquelle se sont corrompus tous les rois de la terre : et tous les habitants de la terre se sont enivrés de vin de sa prostitution ;... Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre..., cette femme ivre du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus..., qui tient en sa main la coupe d'or, pleine de l'abomination et de l'impureté de sa fornication..., Babylone en qui a été trouvé le sang des saints et des prophètes, et dont les enchantements ont séduit toutes les nations<sup>1</sup>. »

Faut-il en conclure d'une manière absolue que les peuples ne s'unissent que pour se corrompre ? que la civilisation qui multiplie leurs rapports, multiplie aussi leurs vices ? que la vertu et la prospérité des nations ont besoin de rester sous la sauvegarde d'un sauvage isolement ? — Je ne le prétends pas. Mais sachons combien l'oubli du vrai Dieu corrompait tout ; comment le genre humain peut s'éclairer et se civiliser sans devenir meilleur ; comment, sous la loi du polythéisme, l'unité du pouvoir, la mise en communication de tous les peuples, l'accumulation des richesses intellectuelles,

1. *Apocalypse*, XVII, 1, 2, 3, 5 ; XVIII, 23, 24.

pouvait, au lieu d'être le salut des sociétés, en amener la ruine.

Ainsi, pendant ce siècle que nous venons de raconter, le monde *progressait*, comme disent nos modernes; mais il *progressait* vers le mal. Comparez la marche défiante, craintive, entravée de Tibère avec les allures hardies, dégagées, impudentes de Néron pendant un règne de quatorze ans. Comparez aux proscriptions de Tibère et de Néron les proscriptions de Sylla, où des actes de dévouement relèvent du moins la nature humaine, les proscriptions même d'Antoine et d'Octave, qui firent éclater, dit l'historien, quelques traces de fidélité, « fréquentes chez les femmes, médiocres chez les affranchis, rares chez les esclaves, nulles chez les fils<sup>1</sup>. » Dans les proscriptions de Tibère et de Néron, ni de la part d'un fils, ni même de la part d'un esclave ou d'une femme, aucun trait de dévouement n'apparaît à nos yeux : je trouve un homme sauvé par son esclave, encore est-ce par un trait d'esprit, non de courage<sup>2</sup>; et Tacite rapporte, comme une rare vertu, l'acte d'un frère qui osa se rendre caution pour son frère accusé<sup>3</sup>. — Et que serait-ce si je descendais plus bas? si, passant par-dessus le siècle des Antonins, j'arrivais à ces époques où la barbarie orientale tendit à dominer sur la civilisation grecque, où les Commode et les Élagabale joignirent, à toutes les passions des Néron et des Caïus, une sorte de superstition fanatique; un illuminisme sanguinaire que leur inspiraient les mystères de l'Orient?

Ici, nous trouvons une des causes de cette incurable tristesse qui est un caractère de cette époque. La souffrance

1. Vell. Paterc., II, 67. V. aussi Appien, *de Bell. civ.*, IV, 4.

2. Tome I, p. 321; Senec., *de Benef.*, III, 26.

3. Tacite, *Annal.*, V, 8.

est partout, et nulle part une pensée d'espoir ou d'avenir : le monde se sent malade, mais il sait mal la cause de ses maux. La cause du mal, c'est, dira Tacite, la bataille de Philippes ou celle d'Actium, la chute de l'aristocratie républicaine. La cause du mal, dira un autre, c'est Tibère, Séjan, les délateurs. L'esprit humain ne remonte pas plus haut. Quant au remède, on ne le cherche point. On aspire à quelque chose de plus commode et de plus doux, non à quelque chose de meilleur. On voudrait être mieux soi-même; on n'espère, on n'imagine, on ne désire pas que le monde soit jamais mieux.

Supposera-t-on quelque instinct meilleur au fond de la partie souffrante de la société? — On aimerait à se faire cette illusion, toujours facile, presque toujours démentie; mais c'est une triste vérité, que l'abaissement extérieur finit par produire l'abaissement moral, que les races esclaves se dégradent, que les méprisés deviennent méprisables. L'esclave, le pauvre, le proscrit, ne connaissent dans le paganisme qu'une ressource, et une ressource toujours désespérée, toujours inefficace contre l'oppression : la révolte du corps, non celle de la pensée; l'insurrection, non vers la vertu, mais vers le désordre. Le Messie qu'ils eussent adoré, s'il m'est permis de me servir de ce mot, c'eût été le gladiateur Spartacus. La société était bien forcée de traiter l'esclave en ennemi public : comment l'esclave avait-il tenté de s'émanciper, si ce n'est par le meurtre et par le pillage? et qu'eût été sa liberté, si ce n'est une épouvantable catastrophe? Les horribles guerres serviles, les insurrections renaissantes de la Sicile, le brigandage des pères permanent en Italie, le maître tremblant pour sa vie au milieu de ses milliers d'esclaves, et ce mot passé en proverbe : *Autant d'esclaves, autant d'enne-*

*mis*<sup>1</sup>; voilà quels indices nous sont restés de la valeur morale des classes proscrites.

Certes, pour peu qu'il commençât à se produire dans les esprits quelque chose comme ce que nous appelons la pensée de l'humanité; pour peu que l'homme, le citoyen, le philosophe, éprouvât avec Cicéron quelque sympathie pour l'ensemble des créatures humaines; pour peu que, selon la parole du poète, « l'homme pensât que rien de ce qui est humain ne lui est étranger; » à la vue de ce spectacle, une tristesse profonde devait entrer dans son âme. En moins de deux siècles, une immense révolution s'était accomplie dans l'univers civilisé. Un peuple longtemps inconnu avait recueilli l'héritage de tous les peuples qui, depuis les siècles les plus reculés, avaient régné sur les enfants des hommes. Par son courage, par sa piété, par ses vertus, par la faveur des dieux que ses vertus lui avaient méritée, Rome était devenue le chef du genre humain, au moment même où, d'après ses traditions antiques, le genre humain se croyait appelé à de nouvelles et magnifiques destinées. Rome, puissante par tant de vertus, riche de tant de gloire, héritière de tant de civilisation et de lumières, Rome qui se plaisait à dire qu'aux dieux seuls et non pas à elle-même elle devait son triomphe, Rome ne pouvait-elle pas être ce libérateur attendu, espéré depuis tant de siècles? L'heure en effet était venue, le monde était mûr; l'Orient tout entier croyait toucher au moment de sa régénération. Tous les peuples lisaient des prophéties qui s'accordaient pour annoncer au monde une royauté, une gloire, une ère nouvelle. La fatidique Étrurie, mourante sous la main dévastatrice de Sylla, recon-

1. Quot servi, tot hostes. (Senec., *Ep.* 47.)

naissait à ce signe que sa grande année allait finir, et que le monde entrait dans un âge nouveau<sup>1</sup>: et Virgile, animant ces traditions par le souffle de la pensée poétique, voyait « le globe du monde chanceler sur son axe ébranlé, tandis que la terre et les plaines de l'Océan, et les profondeurs du ciel, saluaient de leur joie le siècle qui allait venir...<sup>2</sup>. »

Oui, certes, le monde avait pu s'y tromper; un instant il avait pu attendre d'un César ou d'un Auguste, des courageux fils de Romulus, cette régénération dont la nature tout entière, inquiète et « gémissante semblait être en travail jusqu'à cette heure<sup>3</sup>. » Les Juifs eux-mêmes, moins excusables parce qu'ils étaient plus éclairés, ne voulurent-ils pas voir, et dans César, et plus tard dans Néron, et dans Vespasien simple général de Rome, le Messie qui, pour ce siècle même, leur était annoncé par leurs prophètes? Mais combien la déception fut courte et amère! Le genre humain, qui avait cru à la fortune et à la vertu de Rome, ne dut-il pas bientôt retomber dans une tristesse désespérée, lorsqu'il vit, à l'apogée même de la domination et du triomphe, tant de vertu se démentir, tant de gloire se tourner en ignominie, tant de courage ne porter d'autre fruit que la tyrannie d'un Tibère, et

1. Plutarq., in *Sylla*. Servius, ad *Ecolg.*, IV, 147.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,  
Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.

. . . . . Et incipient magni procedere menses.

(Virg., *Ecolg.* IV.)

2. Aspice convexo nutantem pondere mundum,  
Terrasque, tractusque maris, cælumque profundum:  
Aspice venturo lætentur ut omnia seculo.

(Virg., *Ecolg.* IV.)

3. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc.  
(*Rom.*, VIII, 22.)

une domination à la fois corruptrice et cruelle, oppressive et dégradante comme celle de la dynastie césarienne, sortir de ce long et souvent admirable travail du génie romain?

Aussi le symptôme le plus grave peut-être et le plus évident de la dégénération des âmes était la tristesse profonde dont nous rencontrons à chaque pas l'expression. Nul signe peut-être ne trahit d'une manière plus certaine l'abâtardissement d'un peuple et le progrès que font les vices dans son âme. Une gravité douce et sereine est la vertu de quelques hommes; elle n'est pas en général le fait des nations. Nous sommes sortis des révolutions plus moroses, parce que nous en sommes sortis plus mauvais; et les peuples que le schisme du xvi<sup>e</sup> siècle a entraînés se distinguent encore aujourd'hui, par leurs sombres allures et les habitudes pesantes de leur esprit, des peuples qui sont restés fidèles à la foi. Mais, dans la Rome néronienne, la tristesse fut plus manifeste que jamais, parce que plus que jamais la corruption fut profonde. Le peuple ne cesse de blasphémer ses dieux<sup>1</sup>. Les sages et les rhéteurs ne quittent pas le ton d'une déclamation lamentable et désespérée. Pline, Lucain, Perse, Sénèque lui-même (quoique par intervalles un autre jour l'éclaire), sont des misanthropes désolants, sinon désolés. Malgré des adulations emphatiques et un enthousiasme de commande, il est assez clair qu'à la vue de cette tache immense, qui s'était peu à peu étendue pour le corrompre sur tout ce que l'homme respectait, de cette dégradation simultanée de la religion, de la patrie, de la famille, du génie, de cette triple et croissante misère du corps, de l'âme, de l'intelligence,

1. Épict., *Enchir.*, 31; apud *Arrian.*, II, 22; *Fragm.*

l'esprit humain se laissait profondément dévorer par cette « tristesse du siècle qui produit la mort<sup>1</sup>. »

Le fatalisme, la plus triste des doctrines humaines, faisait encore baisser davantage la tête de l'homme sous ce chagrin irrémédiable, en lui montrant dans cette décadence l'effet d'une puissance invincible et inexorable. Le fatalisme, qui exclut à la fois deux grands remèdes, la résignation et l'espérance, produisait avec l'ignorance de Dieu la haine des hommes: ne sachant pas expliquer par la Providence les misères de l'humanité, on ne connaissait rien de mieux que de railler l'humanité sur ses misères. Ce n'est que 1700 ans plus tard, chez les fatalistes du dernier siècle, que l'on retrouvera quelque chose comme ce mépris insultant pour la race humaine, cette misanthropie sans morale, cette recherche faite sans pitié et sans sympathie de toutes les plaies de notre nature, pour y verser, en haine de Dieu, le poison de la raillerie et du désespoir. Pline, comme Voltaire, n'a pour les souffrances humaines qu'une triste ironie: « L'homme, animal misérable et orgueilleux, que l'odeur d'une lampe mal éteinte suffit pour détruire dans le sein de sa mère<sup>2</sup>, jeté nu sur la terre nue, commence sa vie par des gémissements et par des pleurs... Les larmes sont un de ses privilèges; le rire ne lui est pas donné avant quarante jours... Il ne sent la vie que par des supplices, et son seul crime c'est qu'il est né<sup>3</sup>... Seul, entre tous les animaux, il n'a d'autre instinct que celui des larmes<sup>4</sup>; seul, il connaît l'ambition... la superstition, l'inquiétude de sa sépulture, la préoccupation de

1. *Sæculi autem tristitia mortem operatur.* (II, *Cor.*, VII, 10.)

2. *Cum plerumque abortus causa fiat odor à lucernarum extincto.* (VII, 7.)

3. *A suppliciis vitam auspicatur, unam tantam ob culpam quia natum est.* (Pline, VII, 1.)

4. *Non aliud naturæ sponte quam flere.* (*Ibid.*)